

FRANCIS RAUX

LES 3
CONSCIENCES

Ultime nouvelle du Diable

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526474

Dépôt légal : mars 2026

PRÉAMBULE

Paul réfléchit... son souhait pour l'entrée en matière de son futur livre réintroduire le texte de son père « Dernière nouvelle du Diable », publié en 2004 dans le livre *L'Esprit de Vizille*. Livre constitué essentiellement de poésies et de ce récit qu'il considère aujourd'hui en 2026 comme intuitif, prédictif, d'un monde devenu encore plus étrange, dangereux, assujetti à des technologies incontrôlables ou contrôlées par des forces obscures... ?

Ainsi commencera l'écriture par ce retour aux sources... où Paul traverse sa propre histoire personnelle... et se prendra à écrire sur lui à la première personne... un livre dans le livre... dans lequel, comme tout écrivain, et l'écrivain qu'il est, devient l'un des personnages qui s'évade dans sa propre écriture... :

... 2004, l'hiver, il fait gris, froid... La plus belle ruse du diable est de nous persuader qu'il n'existe pas : Charles Baudelaire... ou le contraire... !

Paul continue de s'interroger, de chercher, il se parle :... je vois l'incalculable arrivée de l'Intelligence Artificielle, développée par les meilleurs cerveaux, dans un monde incertain, perturbé, en recherche de solutions et d'espérance sans cesse repoussées... Voilà, oui voilà le chemin à tracer, à décrire. Mon livre est là !

CHAPITRE PREMIER

Paul introduit ainsi son prochain livre, sans changer, le titre, un mot de l'écriture originale de cette soirée terrifiante, imaginée par son père, au cours de laquelle le Diable s'invite... ainsi commence : dernière nouvelle du Diable !

J'avais oublié ma montre sur la table de toilette, ce dîner ne m'intéressait pas vraiment, mais j'avais accepté l'invitation par ennui et parce que l'évêque Blanchoz se trouvait parmi les convives. L'occasion d'une discussion avec lui me faisait marcher à vive allure dans les rues de Chambéry, désertées par un froid désagréable. Mi-novembre est un moment sans grand intérêt et déplaisant, avant de vous faire plonger dans l'hiver, il tire un trait sur les souvenirs d'été souvent délicieux et brusquement rendus lointains. Je sonnai chez les Paulus, des amis charmants qui se piquaient d'organiser les soirées les plus surprenantes de la ville, force est de reconnaître que c'était souvent le cas. Je me surpris bêtement à me dire que le profil des invités s'associait fréquemment aux saisons, pour immédiatement rectifier qu'en fait, il s'agissait souvent des mêmes à quelques nuances près, que finalement c'étaient ces nuances qui faisaient la différence. Après avoir salué la dizaine d'invités, dont mon excellent ami le professeur Personne et son épouse, la maîtresse de maison m'amena jusqu'à l'évêque :

— Je vous présente Julien Charvier, Monseigneur, il est curieux de tout et présente un niveau d'impertinence qui vous permettra de vivre, je l'espère, une excellente soirée.

Elle nous tendit à chacun une coupe de champagne et nous tourna le dos, imaginant avoir réussi là un assemblage performant pour un dîner qui s'inscrirait haut, dans son palmarès.

— Vous êtes éditeur, je crois, Monsieur Charvier ?

— En effet.

— En fait je sais ce que vous publiez : des contes pour enfants, rien donc qui ne soit réellement en désaccord avec la Bible.

— Ne croyez pas cela, il n’y a rien de plus amoral comme littérature : violente, arbitraire, magique. Les enfants sont durs à contenter, il leur en faut pour leur argent, l’émerveillement est très difficile à susciter, croyez-moi ; d’ailleurs, vous-même, l’émerveillement n’est-ce pas votre spécialité ?

L’évêque me regarda en coin, avec un sourire comme seuls les hommes ayant côtoyé la sainteté de plus ou moins près savent délivrer, un mélange de bienveillance et de rire silencieux :

— Mon fils, en effet, l’émerveillement est un des aspects non négligeable de la parole du Christ et je me réjouis que cela ne vous ait pas échappé.

Son regard se tourna vers le centre de la pièce :

— Je crois que la maîtresse de maison nous invite à passer à table.

Le docteur Natas venait d’arriver.

— Il neige ! nous renseigna-t-il, l’air contrarié.

La table fut accommodée de telle manière que chacun puisse poursuivre les conversations entamées : Personne et son épouse m’encadrèrent, l’évêque et nos hôtes, de l’autre côté de la table, formaient avec nous le creuset duquel sortirait, ce soir, je ne sais quelle drôle de nouvelle vérité. La plus farfelue me semblait être la mieux adaptée pour contrebalancer la méchante météo qui nous attendait dehors et n’assurait pas une ambiance des plus sereines. Monsieur Paulus quitta la table quelques instants, se dirigea vers le salon qui jouxtait la grande salle de réception. En le suivant des yeux, j’entendais vaguement le bruit d’une télévision :

— Je l’ai éteinte, nous dit-il en rejoignant sa place.

— Tu n’as guère fréquenté l’Église ces dernières années, lança madame Personne en direction de son mari.

— Ai-je manqué quelque chose d’important, Monsieur l’évêque ?

— Certes, mon fils, ces dernières années, chaque fidèle avait son importance. Nous nous sommes souvent comptés, l’Église est restée elle-même. Ce qui est important ce n’est pas tant ce qui se passe dans l’Église, mais à l’extérieur, et qui semble inquiétant.

— L’Église aurait-elle perdu de son influence ? dis-je.

— Non, Monsieur Charvier, l'Église a l'habitude de ces longues périodes de solitude où ne subsiste qu'un dernier carré, nous appelons cela d'ailleurs, dans notre jargon : « le petit reste ».

— Le petit reste ?

— Oui, comme devant la croix où l'Église du Christ ne comptait plus que Marie, Jésus agonisant et un soldat romain.

Je pense que l'influence de cet instant précis n'est pas négligeable dans l'histoire de notre civilisation, non ?

Le poids de cette phrase pesa dans toutes les assiettes. Cet évêque, avec son sourire malicieux, était étonnant et donnait des ailes à mon imagination.

— Vous évoquiez vos inquiétudes, Monseigneur ?

— Pas les miennes, les nôtres rétorqua-t-il.

Je crus comprendre ce qu'il voulait dire :

— La montée des archaïsmes ? La barbarie est présente partout, je vous le concède et que préconisez-vous ?

— Pardonnez-moi si je fais mon métier de pasteur, mais je ne saurais trop vous inciter à nous rejoindre, le troupeau a besoin de s'étoffer, la quantité est déjà une première réponse !

— Même si je le faisais, cela ferait peu de monde ! De quel moyen dispose l'Église pour se faire entendre aujourd'hui ?

— Le Pape a un extraordinaire pouvoir de résonance pour défendre les valeurs de notre Église et la parole du Christ. Nos milliers d'Églises sont là pour rappeler chaque jour notre présence et ce message. Malgré tout, nous manquons cruellement de prêtres, de messagers.

— Cela fait peu de divisions. Le Pape n'a pas toujours bonne presse. Le vacarme dans lequel nous vivons couvre son discours et les idées qu'il défend, que d'autres religions ou philosophies défendent aussi, comment expliquez-vous cela ?

L'évêque prit ses deux voisins par le bras et les attira vers lui :

— L'amour jeune homme, oui... l'amour des hommes est la seule et unique réponse, même si elle est décalée, ringardisée, ridiculisée et surtout combattue par des esprits forts qui ne voient dans cette option que de la naïveté. En fait, il n'y a pas d'autre réponse, faites le tour du sujet et vous verrez...

— Un peu simple, non ?

— Voyez vous-même... Faites le tour de la question. Du petit reste est née la multitude, s’amusa-t-il à conclure sur un ton biblique.

Soudain, l’idée qui ferait basculer la conversation à mon avantage me vint comme une fulgurance, inspirée par la plus mauvaise foi dont je pouvais disposer à cet instant précis :

— Monseigneur, croyez-vous au Diable ?

DEUXIÈME CHAPITRE

— Monsieur Personne, que pensez-vous de cette question ? demanda l'évêque.

Son visage exprimait une moue interrogative, il semblait réellement désireux d'avoir l'opinion de mon voisin. Avec une certaine délectation, Germain Personne enchaîna :

— Je suis professeur de physique, féru de l'histoire de l'homme, de ses origines de surcroît. N'attendez pas de moi que je m'inscrive dans vos bondieuseries ! Comme toujours nous nous interrogeons sur nos comportements. Nous y associons régulièrement le Bon Dieu, le Diable, la morale, la trahison, la loyauté et je ne sais quels autres concentrés de jus de conscience, pour finalement ne jamais réussir à comprendre que tout simplement l'homme est encore trop près de ce qu'il a été : un primate belliqueux, luttant contre le froid, la faim, la souffrance, des ennemis lui disputant un bout de viande, de territoire. Et il duplique, depuis, inlassablement, sans jamais mémoriser les mêmes archaïsmes, les mêmes réflexes de ce qu'il croit être de l'autodéfense, en y rajoutant, à chaque fois, et c'est là où le drame se joue, un peu plus d'ingéniosité.

La conversation s'emballait, j'étais ravi d'enchaîner :

— Bravo, superbe démonstration ! dis-je. La sagesse à notre portée dans cent mille ans au rythme où nous évoluons ! Lorsque nous aurons évacué nos excédents de bagages génétiques : nos dents, nos ongles, nos poings, tout ce qui est contondant dans notre cerveau, il ne restera de nos charmes désuets qu'un pur esprit rempli de compassion à l'intelligence infinie.

— Absolument, c'est exactement cela notre destin, cher Julien ! reprit le professeur. Peut-être sommes-nous simplement ceux qui auront entr'aperçu ce minuscule bout de vérité à transmettre pour un monde meilleur.

— Mon Dieu, même la vertu que nous possédons peu d'ailleurs : la patience, vu la taille du délai, ne nous sera d'aucune utilité. Alors, Monseigneur, la vérité est-elle au bout de ces cent mille ans ?

— Votre ami le professeur est diabolique ! Son raisonnement est particulièrement brillant, certains grands théoriciens défendent ces vues. Elles ne sont d'ailleurs pas dénuées d'intérêt. Mais cette pénible et sanglante avancée depuis le néant, n'explique pas, dans l'histoire de l'humanité, les longues périodes de paix, d'épanouissement, qu'ont connues beaucoup de peuples et de nombreuses contrées. Souvent d'ailleurs associées à de grandes cultures religieuses, prônant à la fois le bien et la compassion. Ces cultures, toujours étrangement contrariées par un élément extérieur dévastateur, représenté de manière troublante dans l'imagerie populaire par une bête à caractère démoniaque. Ce qui relance singulièrement votre question : croyez-vous au Diable ?

— Alors... ? repris-je. L'homme d'Église, le nez dans son assiette, crispa sa mâchoire en un mouvement de visage singulier, qui l'espace d'un instant me fit entrevoir un autre homme.

— En effet, je crois au Diable...

— Et en son pouvoir infernal donc ?

Mon idée retrouvait enfin les rails où l'avait laissée la fumeuse réponse de Germain Personne.

—... Et en son pouvoir infernal.

— Donc, si le Diable existe et qu'il possède ce fameux pouvoir démoniaque qui corrompt et détourne sans cesse nos esprits faibles et embrumés des chemins parfaits, comment s'y prend-il ?

Contraint, le prêtre me regarda, cherchant le sens profond de ma question et, sans doute, mon niveau de sincérité. Un silence s'installa autour de la table et toutes les attentions convergèrent désormais vers nous.

— Eh bien oui, comment s'y prend-il ? Chaque religion a ses Églises, ses images, son rituel. Un crucifix, par exemple, dans une chambre, un hôpital : cette présence discrète ou ostentatoire, rassurante du Christ qui se veut proche de l'homme est un signe fort. La Bible elle-même, n'est-elle pas, par l'écrit, le lien universel qui rassemble tous les chrétiens autour du même message : l'amour, dont vous nous parliez tout à l'heure.

Je poursuivais :

— Le Diable est-il si fort qu'il n'ait besoin de rien ? Suffit-il uniquement de faire levier sur nos faiblesses pour nous contrôler ? Nos maisons sont pleines de nos croyances, quelles que soient ces dernières, n'y a-t-il aucun objet qui ne lui soit dévoué ?

Bousculé par le ton fiévreux et emporté qui parcourait mon propos, Monseigneur Blanchoz me fixa étrangement :

— Mon garçon, la vélocité du Diable est terrible, son pouvoir est monstrueux, sa volonté de remporter la victoire finale sur le bien dépasse tout ce vous pouvez imaginer. Il veut et peut tout mettre en œuvre pour nous asservir, nous détruire, nous éloigner à jamais de la parole du Christ.

Soudain, il se contint, comme s'il en avait trop dit sur le sujet, reprit une respiration qui s'était subitement accélérée, son visage se décrispa et je revis son sourire bienveillant. Mais le dernier mot avait comme résonné dans la pièce et fait tressaillir les convives. Ces derniers étaient d'ailleurs, à part mes voisins immédiats, étrangement passifs, comme amorphes, réagissant ensemble, sans un mot, juste des petits bruits d'approbation ou de désapprobation, ponctués d'im-perceptibles hochements de têtes que je ressentais plus que je ne les voyais. Il y avait comme une détresse qui émanait des deux bouts de la table et nous oppressait. La maîtresse de maison me regardait, ravie, ses yeux brillaient curieusement. Son époux, à ses côtés, m'intriguait : silencieux, le regard baissé, mal à l'aise, je ne comprenais pas ce qui pouvait ainsi le perturber.

— Mais encore cher ami ? Lança madame Paulus ravivant mon attention. Vous avez troublé notre évêque.

Sa voix, devenue rauque et doucereuse appesantissait encore plus l'atmosphère.

— J'en suis désolé, nous pouvons aborder un autre sujet...

— Non, je vous en prie, poursuivez, Monseigneur a hâte de connaître la suite, n'est-ce pas Monseigneur ?

— Absolument. Rien de ce qui touche à Satan ne doit m'être étranger... Éclairez-nous de vos lumières sur la question mon jeune ami !